

L'église de Saint-Denis-sur-Richelieu

L'importance des tribunes latérales dans les églises d'envergure au Québec



Façade

Photo : Germain Casavant

Un des joyaux de l'architecture intérieure religieuse québécoise, l'église Saint-Denis attend pourtant toujours son classement comme monument historique. Majestueuse à l'extérieur comme à l'intérieur, c'est la troisième église du lieu. Une première construction de bois est érigée en 1740, près de 50 ans après la concession de la seigneurie de Saint-Denis, en 1694. Remplacé par une église de pierre de plan récollet dès 1764, on ne sait à peu près rien de ce premier édifice sinon qu'il ne comptait que vingt-trois bancs. Les travaux de l'église actuelle débutent pour leur part en 1793. L'édifice est intéressant sur plusieurs points.

Le premier plan à double étage au Québec

C'est le curé Cherrier, responsable des âmes des fidèles de Saint-Denis, qui conçoit les plans de l'église dont le gros-œuvre est achevé en 1796. Il crée une église en croix latine avec chevet en hémicycle et sacristie axiale. Sa source d'inspiration n'est pas encore clairement définie, mais le désir d'un double étage de baies, plus abouti qu'à Cap Santé, laisse supposer que le curé s'est référé à des traités d'architecture où il a pu apprécier cette disposition particulière. C'est le même mode d'organisation de l'élévation qui est choisi en 1799 à la cathédrale anglicane de Québec, par les officiers anglais en charge du projet. Il ne semble pas y avoir de rapport entre les deux édifices, par contre.



Portail

Photo : Germain Casavant

Les modèles de l'église anglicane sont britanniques alors qu'on sent, à Saint-Denis-sur-Richelieu, l'inspiration française en continuité avec les expériences de Notre-Dame-de-Québec et de Sainte-Famille de Cap-Santé. La présence d'une coupole à la croisée du transept montre également la référence à des modèles extérieurs au contexte colonial. Le double étage des galeries latérales à l'intérieur n'est réalisé qu'à partir de 1804, toujours sous la direction du curé Cherrier, immédiatement après l'achèvement de la cathédrale anglicane. Il semble, par contre, que la disposition des éléments de décor intérieur avec galeries séparant en deux l'élévation était prévue comme telle dès 1793. La présence des deux étages de fenêtres identiques le laisse effectivement supposer.

Louis-Amable Quévillon sculpte les deux tombeaux des autels latéraux, puis passe à la réalisation du retable et de l'entablement du chœur dès 1804-1805. On installe les galeries latérales de la nef en 1807 et Urbain Brien s'occupe de la décoration générale des bras du transept et de la nef dès 1813. Cette campagne de travaux se termine en 1844 par la décoration de la voûte par Augustin Leblanc et par la mise en place de la chaire et des fonts baptismaux réalisés en 1818 par Urbain Desrochers. Ces fonts baptismaux se trouvent aujourd'hui dans la sacristie.

Une campagne de rénovations mineures entre 1870 et 1882

La sacristie est allongée de plus de huit mètres en 1870 et on surhausse ses murs de plus d'un mètre par la même occasion. En 1881, on remanie le décor de la voûte de 1844. C'est le peintre Joseph Rousseau qui est chargé de la nouvelle ornementation. Il en profite pour enlever de nombreux éléments sculptés conçus par Augustin Leblanc 40 ans plus tôt.

Une campagne majeure de rénovations et de modifications en 1922-1923

Les architectes Viau et Venne de Montréal sont chargés de reconstruire la façade dont le mauvais état des tours inquiétait les responsables de l'édifice. On en profite alors pour allonger la nef d'une dizaine de mètres et pour remettre à neuf le décor intérieur qui subira alors quelques modifications.

L'allongement de la nef est visible à l'extérieur où la jonction des maçonneries est facilement perceptible. La façade, pour sa part, frappe par son caractère monumental. Le choix d'un style beaux-arts et le débordement des tours par rapport à la structure de l'édifice procurent un caractère quasi ostentatoire à la construction.

On a aménagé cinq portails en façade, trois dans la partie centrale et un à la base de chacune des tours. Le choix de l'ordre colossal pour supporter le fronton conçu dans un néoclassicisme épuré selon la tradition beaux-arts amplifie la force évocatrice et la majesté de l'ensemble. « Les proportions de la façade, l'ordonnance horizontale des ouvertures et surtout la forme des clochers renvoient aux projets de façade pour l'église Saint-Sulpice de Paris. Il ne s'agit, bien sûr, à cause des moyens limités de la paroisse et des habitudes de construction du Québec à l'époque, que d'un pâle reflet du modèle parisien » (Luc Noppen, *Les églises du Québec (1600-1850)*, Québec et Montréal, Éditeur officiel/Fides, 1977, p. 210.)



Détail de la décoration du chœur
Photo : Germain Casavant



Chœur
Photo : Germain Casavant

On transforme complètement la rampe de la chaire de Desrochers et, finalement, on reconstruit les tribunes arrière où l'on réaménage les orgues.

L'importance subséquente des galeries latérales au Québec

La plupart des églises d'importance construites entre 1820 et 1900 au Québec possèdent des tribunes latérales, à l'exception des édifices néogothiques qui valorisent le plan traditionnel à bas-côtés comme à Saint-Pierre-Apôtre ou St. Patrick de Montréal. De beaux exemples de galeries latérales existent à Saint-Jean-Port-Joli, à Saint-Jean-Baptiste de Québec, à Notre-Dame-de-la-Victoire de Lévis, à Saint-Joseph de Deschambault ou à Notre-Dame-de-Montréal.



Intérieur d'un bras de transept
Photo : Germain Casavant



Bras du transept
Photo : Germain Casavant

Ce « pâle reflet » demeure par contre bien impressionnant dans le contexte régional de la petite ville de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Les architectes Viau et Venne refont ensuite la coupole et les toitures. La sacristie est également complètement reconstruite. C'est à cette époque que l'on aménage les chemins couverts reliant les transepts à la sacristie. On doit, à cause de la présence de ces passages, boucher les fenêtres basses du chœur conçu, lui aussi, selon la logique à deux étages de l'ensemble de l'édifice.

À l'intérieur, on profite de l'allongement de la nef pour moderniser un peu le décor. On transforme les pilastres qui ornaient les piliers carrés supportant les galeries en colonnes rondes. Ces dernières supportent d'un seul jet l'arcade supérieure passant à travers l'étage de la galerie, qui paraît dès lors suspendue aux colonnes plutôt que posée sur les pilastres. On utilise ces pilastres dans la décoration du chœur, dont les murs avaient été laissés nus par les travaux par Quévillon au retable. On refait également les murs aux bras de transept et du chœur en même temps que l'on fait disparaître les galeries latérales du transept.



Ensemble intérieur vers le chœur
Photo : Germain Casavant

Il semble que l'intégration de tribunes latérales représente un compromis acceptable entre le plan basilical, synonyme de prestige dans la plupart des édifices français depuis le 10^e siècle et repris à Notre-Dame-de-Québec dans le plan de Chaussegros-de-Léry au 18^e siècle, et le plan à nef unique utilisé traditionnellement en architecture religieuse québécoise. Le plan basilical est très coûteux à réaliser parce qu'il demande une structuration particulière du gros-œuvre. L'usage des galeries latérales a l'avantage de créer un espace intérieur triple comme dans le plan basilical à trois nefs en dur, en conservant une simplicité relative de la maçonnerie de l'édifice qui demeure ici aussi simple que dans les églises à nef unique.

Saint-Denis-sur-Richelieu, avec la cathédrale anglicane de Québec, sont des édifices pionniers qui nous permettent de comprendre une des plus importantes préoccupations des constructeurs québécois du 19^e siècle, la conception d'une structure aussi somptueuse que possible selon des références culturelles européennes, mais correspondant au contexte socio-économique d'un pays encore en construction.

Charles Bourget

Bibliographie:

- Noppen, Luc. Les églises du Québec (1600-1850), Québec et Montréal, Éditeur officiel/Fides, 1977, p. 210-213.
- Richard, J. B. Les églises de la paroisse Saint-Denis sur Richelieu, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1939, 75 p.